La cathédrale du VIe siècle à Genève et l'église du baptême de Clovis à Reims

Autor(en): **Reinhardt, Hans**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **11 (1963)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-727778

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA CATHÉDRALE DU VIe SIÈCLE A GENÈVE ET L'ÉGLISE DU BAPTÊME DE CLOVIS A REIMS

par Hans Reinhardt

L'épopée du royaume des Burgondes est une des plus mouvementées. Quoique ce règne n'ait duré que de la seconde moitié du Ve au premier quart du VIe siècle, il a laissé néanmoins un souvenir persistant, léguant son nom à une vaste région s'étendant de l'Yonne et même de la Loire jusqu'à l'Aar, et des Vosges et de la Seine jusqu'aux confins de la Provence. Il était inévitable qu'un pareil Etat, peu consolidé et souvent déchiré de plus par des luttes intestines, entrât en compétition avec la puissance croissante du royaume franc. Dans l'histoire de cette époque et notamment dans les relations qui se sont établies entre les deux peuples, Genève était appelée à jouer un rôle décisif: Clotilde, l'épouse de Clovis qu'elle a su gagner au christianisme avec toute la nation franque, n'était-elle pas une princesse genevoise? A la suite de recherches que nous avions entreprises il y a quelque vingt-cinq ans sur le lieu du baptême de Clovis, à Reims, nous croyons avoir découvert d'autres rapprochements sur le plan monumental. Avouons que nos observations demeureront forcément pour la plupart dans le domaine des conjectures, face à une documentation trop incomplète à cette haute époque. Mais j'ose espérer qu'elles intéresseront le meilleur connaisseur des traditions de Genève et l'un des plus compétents en matière de l'architecture de ces périodes lointaines, M. Louis Blondel, auquel nous voudrions rendre un hommage de respectueuse amitié en lui soumettant ces pages, le priant de les accepter avec sa bienveillance et son indulgence coutumières.

I

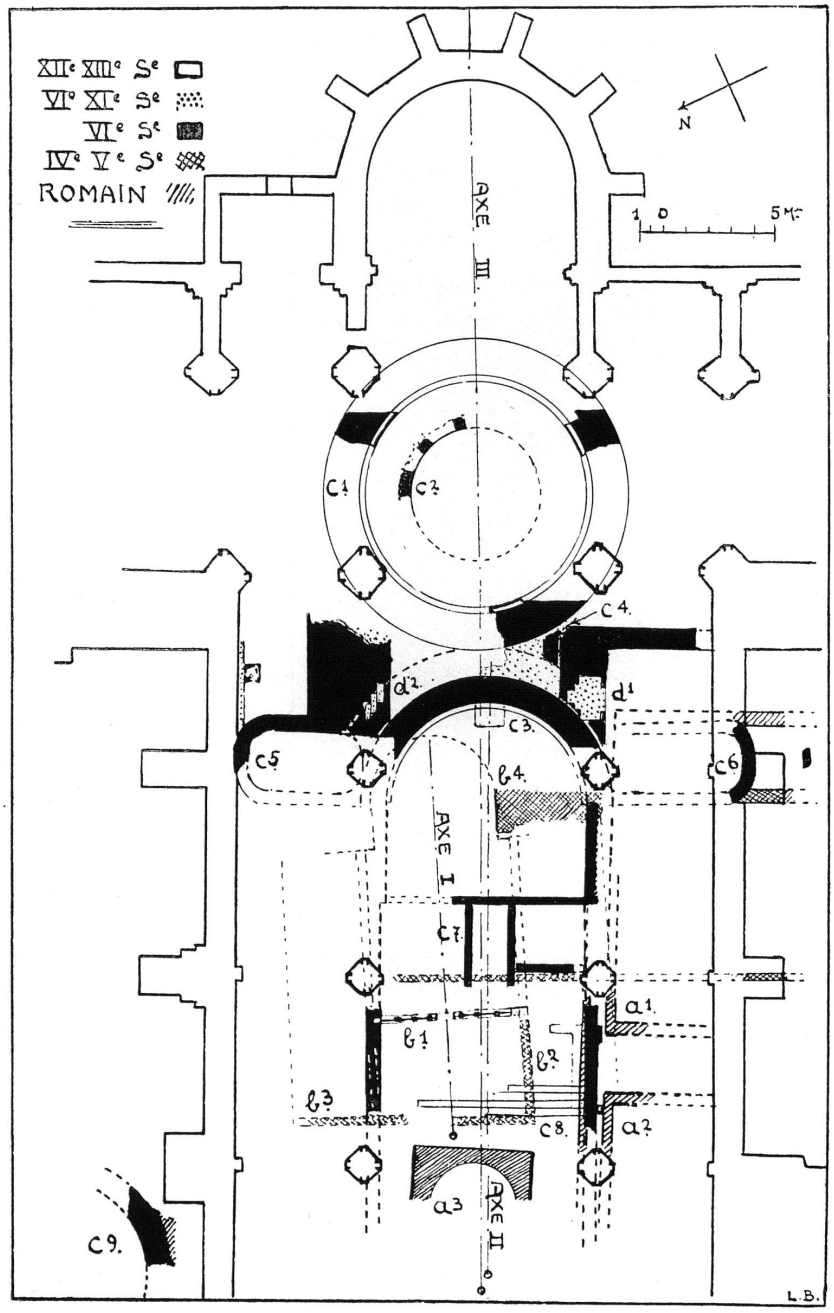
C'est vers 443 que les Burgondes, chassés des régions rhénanes du Wormsgau sous la poussée des Huns, se sont installés en Savoie avec le consentement d'Aétius qui escomptait ainsi les attacher à ses forces auxiliaires; il alla les engager contre

Attila, à la bataille des Champs Catalauniques en 453.[1] Depuis 451 leur présence est attestée en Genevois, et ils s'y conduisent bientôt comme en pays conquis. Genève, l'ancien chef-lieu des Allobroges, devient leur capitale, et dès 457 ils cherchent même à s'emparer de la métropole de la Gaule, la ville de Lyon. Cependant l'empereur Majorien parvient à les en empêcher et à les ramener à leur devoir en les dirigeant contre les Visigoths et les Vandales. Le projet différé en 457 se réalise néanmoins en 461 : les Burgondes réussissent à prendre possession de Lyon et le roi Gundioch y transfère sa capitale. Genève devient le siège d'une branche cadette de la famille royale, car après la mort de Gundioch les fils de son frère Chilpéric se partagent le royaume. Leur aîné, Gondebaud, essaie de prendre le dessus : il parvient à évincer l'un de ses frères, également du nom de Chilpéric, qu'il fait tuer par le glaive ; sa femme est noyée. Les deux filles de ce malheureux couple, Sédéleube et Clotilde, se réfugient à Genève où réside le troisième frère, Godegisèle, qui réussit à se maintenir et même à succéder à Chilpéric dans la ville de Vienne. C'est encore sous son règne que la lutte s'engage contre les Alamans dans la région des lacs suisses, où les possessions réciproques finiront par se stabiliser à la frontière de l'Aar.

Au milieu de ces événements, Genève gagne une importance croissante dans le domaine religieux. Les deux filles de Chilpéric ont abandonné la foi arienne des peuplades germaniques pour embrasser le catholicisme des Gallo-Romains, préparant ainsi l'entente et la fusion des occupants avec les classes plus cultivées de la population indigène. Les camps séparés jusque-là par les différences de race, de langue et de confession se rencontreront désormais dans l'ambiance d'une civilisation commune qui sera la base de notre moyen âge. Genève, grâce à ces deux sœurs, devient un des foyers primordiaux de l'orthodoxie parmi les grands centres de la Gaule. Sédéleube, adoptant le nom spirituel de Crona, y fonde l'abbaye de Saint-Victor [2] ; Clotilde réussit à attirer l'attention du plus puissant et dynamique prince de l'époque, le roi des Francs Clovis ; mieux que cela : en l'épousant elle exerce sur lui un tel pouvoir que le « fière Sicambre » finit par consentir à se convertir en embrassant avec tout son peuple, contrairement aux autres tribus germaniques, la confession catholique. La cérémonie solennelle qui a décidé de l'avenir de l'Europe

[1] Pour l'histoire du royaume des Burgondes et celui des Francs, cf. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, éd. René Poupardin, Paris, 1913 ; Paul-Edmond Martin, *La fin de la domination romaine en Suisse et l'occupation germanique*, dans *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. VI, 1933-1938, pp. 3 et suiv. ; G. Kurth, *Clovis*, Bruxelles, 1923 ; W. Levison, *Zur Geschichte des Frankenkönigs Clodowech*, dans *Bonner Jahrbücher*, t. CIII, 1898, pp. 60 et suiv. ; Bruno Krusch, *Die erste deutsche Kaiserkrönung in Tours, Weihnachten 505*, dans *Sitzungsberichte der preuss. Akademie der Wissenschaften, hist.-phil. Klasse*, 1933, pp. 1060 et suiv. ; L. Levillain, *La conversion et le baptême de Clovis*, dans *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. XXI, 1935, pp. 161 et suiv. ; Pierre Courcelle, *Histoire littéraire des grandes invasions barbares*, Paris, 1948 (l'auteur y repousse la théorie de Krusch suivant laquelle Clovis aurait été sacré à Tours et non pas à Reims).

[2] Cf. surtout Denis van Berchem, *Le martyre de la légion thébaine, essai sur la formation d'une légende*, dans la collection *Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft*, Bâle, 1956, pp. 44, 51.



(Dessins de Louis Blondel)

Fig. 1. Cathédrale de Genève.

entière s'est déroulée à Reims, en 495, où l'évêque de cette ville, saint Remi, baptisa le roi avec les siens et plus de 3000 hommes de son armée.

De cette alliance de sa nièce Clotilde avec le roi Clovis, Godegisèle cherche à tirer profit. Désireux de se débarrasser de son frère Gondebaud et d'être le seul maître du royaume des Burgondes, il fait semblant de l'aider contre la menace du roi franc dont le prestige auprès de la population gallo-romaine ne cesse de grandir, mais le trahit dans un combat sur l'Ouche, non loin de Dijon. Gondebaud est battu et se réfugie à Avignon mais, plus rusé que son frère, réussit à conclure une paix avec Clovis moyennant l'acquittement d'un tribut. Ayant regagné sa liberté d'action, il va surprendre son frère à Vienne qu'il assiège et prend en infiltrant ses troupes à travers l'aqueduc romain. Godegisèle périt dans « l'église des hérétiques ». Genève, restée fidèle à la cause de Godegisèle, est emportée d'assaut et incendiée en 500. C'est dans cet incendie que disparut la ville romaine ; la cité sera relevée de ses cendres et les églises seront reconstruites.

Gondebaud fit l'impossible pour trouver un compromis respectant les droits des Gallo-Romains, mais les admonestations de saint Avit, évêque de Vienne, cherchant à le convertir au catholicisme, restèrent vaines. Ce ne fut que son fils Sigismond qui s'y décida, impressionné sans doute autant par le prestige de son cousin par alliance, le roi franc, que par les paroles de l'évêque de Vienne. Au moment même où il reçut la couronne dans la villa royale de Carouge, en 516, la reconstruction de Genève était si bien avancée que la nouvelle cathédrale put être consacrée des mains de saint Avit.

Ainsi le règne de Sigismond s'ouvrit sous les meilleurs auspices. Mais en 522 le roi commit le crime de céder aux instances de sa deuxième femme et de faire étrangler son fils du premier mariage, Sigeric, afin de l'exclure de l'héritage du royaume. Sa cousine Clotilde s'en émut et incita ses fils à la vengeance. Sigismond fut saisi par Clodomar qui, allant sans doute au delà des instructions de sa mère, le fit exécuter à Orléans avec sa femme et ses fils; ses restes jetés d'abord dans un puits furent transférés plus tard à Saint-Maurice d'Agaune. Son frère Godomar lui succéda en 523, mais les jours de ce premier royaume de Bourgogne étaient déjà comptés: en 524, les fils de Clovis (Clothaire et Childébert, Clodomar ayant péri peu après le meurtre de Sigismond) chassent Godomar de la ville d'Autun, le mettent en fuite, occupent la Bourgogne tout entière et la rattachent ainsi au royaume des Francs.

II

La cathédrale de Genève, telle qu'elle fut relevée dans les circonstances que nous venons de relater, pouvait avoir la valeur d'un programme: témoignage de l'emprise que l'orthodoxie allait prendre sur le royaume burgonde, préparée par les sœurs

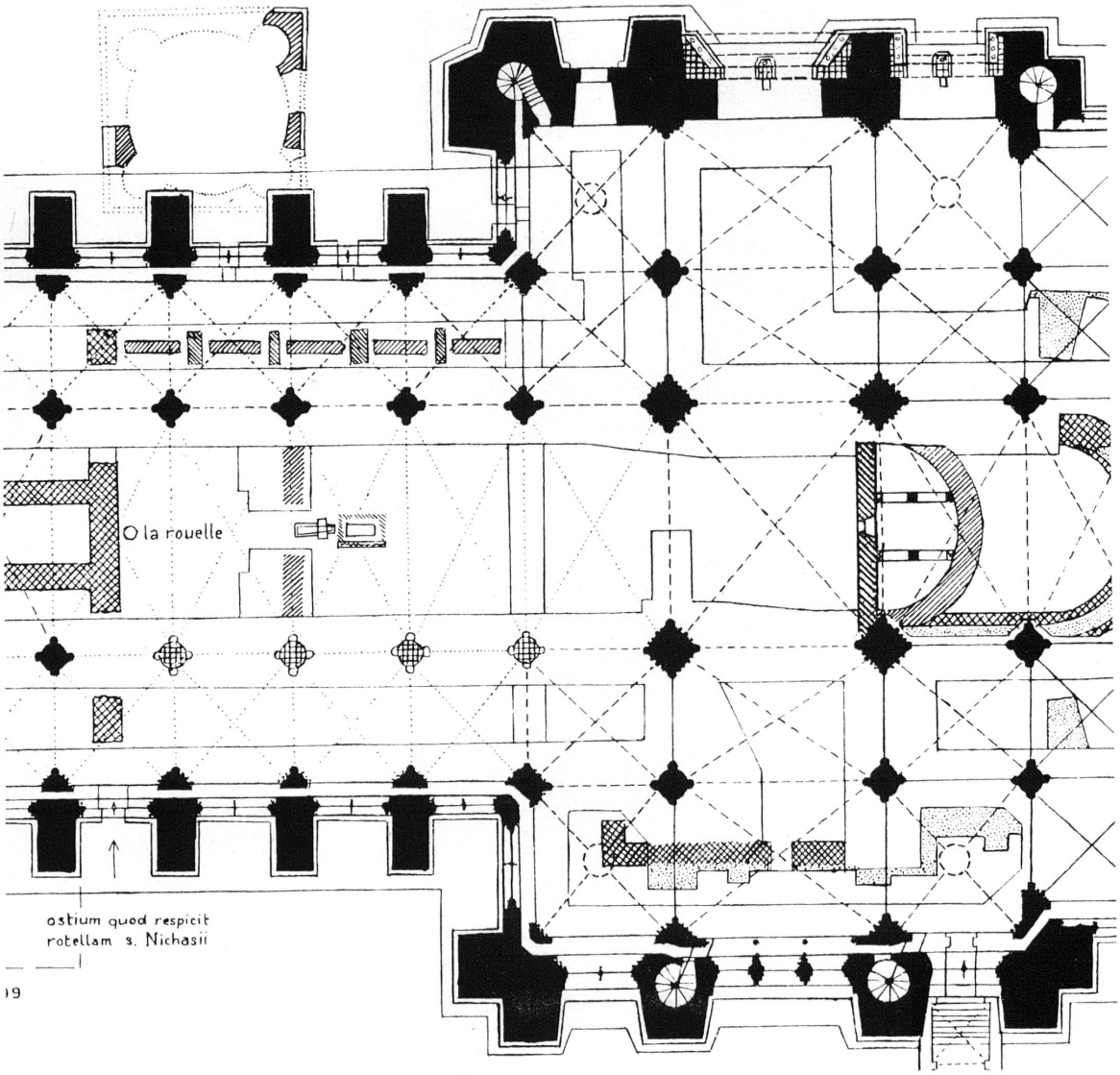


Fig. 2. Les fouilles de Reims. (Dessin de l'auteur)

Sédéleube et Clotilde ainsi que par l'évêque saint Avit de Vienne, mais surtout précipitée par l'événement décisif de l'époque, la conversion du roi Clovis et du peuple franc. Il semble en effet que des relations se sont établies, non seulement d'ordre personnel, dues à l'alliance de Clotilde avec Clovis, mais aussi dans le domaine de l'architecture; tout porte à croire qu'une certaine parenté a dû exister aussi entre les édifices du fameux lieu de baptême à Reims et la reconstruction de la cathédrale genevoise. Cependant, résumons d'abord ce que l'on peut savoir de celle-ci.

Le plan de la cathédrale de Genève au VIe siècle nous est connu grâce aux publications de M. Louis Blondel.[3] Sa tâche n'a pas été facile, car il a dû s'appuyer sur les rapports des fouilles exécutées en 1850 par Blavignac et en 1869 par le Dr Gosse, rapports malheureusement très incomplets, voire incorrects et manquant trop souvent de précision.[4] Ce n'est qu'en de rares endroits qu'il a été possible de les contrôler et de les poursuivre, les parties occidentales de l'église demeurant encore inexplorées. Ces éléments retrouvés, tels qu'ils ont pu être réunis avec la compétence et la probité si bien connues de M. Blondel, fournissent un plan d'ensemble des plus importants de cette époque.

Les fouilles ont révélé une grande abside aussi large que le vaisseau central de la cathédrale actuelle, se développant sous la dernière travée de la nef de cette dernière. Cette abside se trouvait comprise entre deux annexes transverses se terminant à leurs extrémités par des murs sémicirculaires. Ces deux locaux devaient servir de sacristies, de prothésis et de diaconicon, suivant l'usage de l'église d'Orient, dont l'influence, ainsi qu'il a été démontré par Mgr Duchesne [5], a été très profonde à cette époque, tout particulièrement en Gaule, voire à Rome même.

Derrière l'abside, au centre de la croisée actuelle, on découvrit les restes d'une rotonde nantie d'une colonnade intérieure. M. Jean Hubert, auquel on doit le livre fondamental sur l'art préroman, estime que cette rotonde aurait été élevée avec l'ensemble de la cathédrale par le roi Sigismond qui, entre les années 510 et 514, avait demandé au pape Symmaque des reliques de saint Pierre. Des épitaphes mérovingiennes y furent effectivement trouvées. Et M. Hubert de supposer que si le roi Sigismond n'avait pas péri assassiné, il aurait été naturel de l'enterrer dans sa capitale.[6] Avouons cependant que nous ne savons rien des volontés de ce prince, ni en ce qui concernait sa capitale ni sa sépulture. N'est-il pas plus vraisemblable qu'en succédant au roi Gondebaud, il ait eu l'intention, à l'exemple de son père, de transférer son siège à Vienne ou à Lyon? Il fut enseveli à Saint-Maurice d'Agaune, mais n'avait-il pas toujours manifesté une vénération particulière pour ce sanctuaire qu'il avait lui-même transformé en abbaye richement dotée avec l'institution du chant perpétuel et où il avait fait construire une nouvelle basilique, dont le plan nous a été révélé par M. Blondel.[7] Pourquoi Sigismond n'aurait-il pas souhaité de

[3] Louis Blondel, *Les premiers édifices chrétiens de Genève, de la fin de l'époque romaine à l'époque romane*, dans *Genava*, t. XI, 1933, pp. 78 et suiv.

[4] J.-O. Blavignac, dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. VIII, pp. 14 et suiv.; Dr H. J. Gosse, *Contribution à l'étude des édifices qui ont précédé l'église de Saint-Pierre-ès-Liens à Genève*, dans *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 3e fascicule, Genève, 1893.

[5] Mgr Louis Duchesne, *L'Eglise au VIe siècle*, Paris, 1925.

[6] Jean Hubert, *L'art préroman*, Paris, 1938, pp. 58 et suiv., et *Les églises à rotonde orientale*, dans *Art du haut moyen âge*, Olten et Lausanne, 1954, pp. 308 et suiv.

[7] Louis Blondel, *Les basiliques d'Agaune*, dans *Vallesia*, t. III, 1948, pp. 9 et suiv., et *Aperçu sur les édifices chrétiens dans la Suisse occidentale avant l'an mille*, dans *Art du haut moyen âge*, pp. 283 et suiv.

reposer à cette place d'élection? La découverte de tombes mérovingiennes à l'endroit de la rotonde genevoise ne nous étonne pas outre mesure: la cathédrale devait être entourée de tout temps d'un cimetière, surtout du côté du chevet, car la sépulture à l'intérieur des églises étant interdite, des personnalités influentes désiraient être enterrées proches du lieu de culte sanctifié par la présence de reliques. Les importantes reliques de saint Pierre acquises par le roi Sigismond étaient sans doute destinées pour la cathédrale proprement dite, portant depuis lors le titre de Saint-Pierre-ès-liens, plutôt qu'à l'annexe de la rotonde.

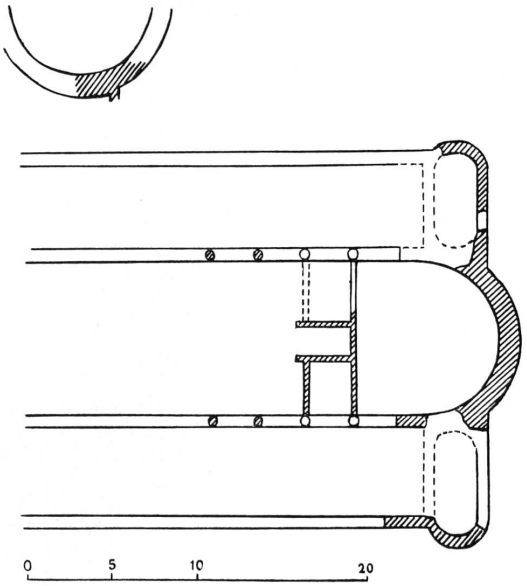


Fig. 3. Genève, reconstitution.
(Dessin de l'auteur)

Le certain, c'est que la rotonde a apparemment été reliée après coup aux anciennes sacristies de tradition orientale qui furent ainsi réduites à la fonction de simples passages. La communication entre les deux édifices était assurée par un couloir arqué contournant l'abside de la cathédrale. De tels couloirs sont particulièrement fréquents à l'époque carolingienne: ils entourent, sous forme annulaire ou coudée, une confession de saint, comme dans le plan de Saint-Gall ou dans les églises de Saint-Emmeran à Ratisbonne, de Werden-sur-Ruhr, de Saint-Lucius de Coire, de Saint-Philibert-de-Grandlieu, de Saint-Germain d'Auxerre ou encore de Saint-Denis [8]; ils relient souvent à l'église une construction annexe, sorte de crypte hors d'œuvre. Tel est le cas dans la plupart des exemples cités. Un petit édifice analogue à la « crypte » de Saint-Denis a été découvert en 1947 derrière le chevet de la cathédrale de Bâle: divisé en trois compartiments indépendants, mais reliés entre eux par d'étroits passages et se terminant par trois absidioles, il est certainement antérieur à la cathédrale relevée après l'an mille et consacrée en 1019, car il n'obéit pas au même axe.[9] En effet, tous ces monuments remontent à l'âge carolingien. Alors que ces

[8] *Le plan carolingien de l'abbaye de Saint-Gall*, édition en facsimilé, Saint-Gall, 1952; Franz Schwaebl, *Die vorkarolingische Basilika St. Emmeram in Regensburg*, Ratisbonne, 1919; Wilhelm Effmann, *Die karolingisch-ottonischen Bauten zu Werden*, Strasbourg, 1899; Walther Sulser, *Die St. Luziuskirche in Chur*, dans *Art du haut moyen âge*, Olten et Lausanne, 1954, pp. 150 et suiv.; Robert de Lasteyrie, *Saint-Philbert-de-Grandlieu*, dans *Mémoirees de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXVIII, 1909 (vieilli et dépassé); René Louis, *Les églises d'Auxerre, des origines au XIe siècle*, Paris, 1952, pp. 46 et suiv.; Jules Formigé, *L'abbaye royale de Saint-Denis*, Paris, 1960, pp. 159 et suiv.

[9] Hans Reinhardt, *Die Ausgrabung einer karolingischen Krypta hinter den Münster auf der Pfalz*, dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Alterumskunde*, t. II, 1952, pp. 9 et suiv.

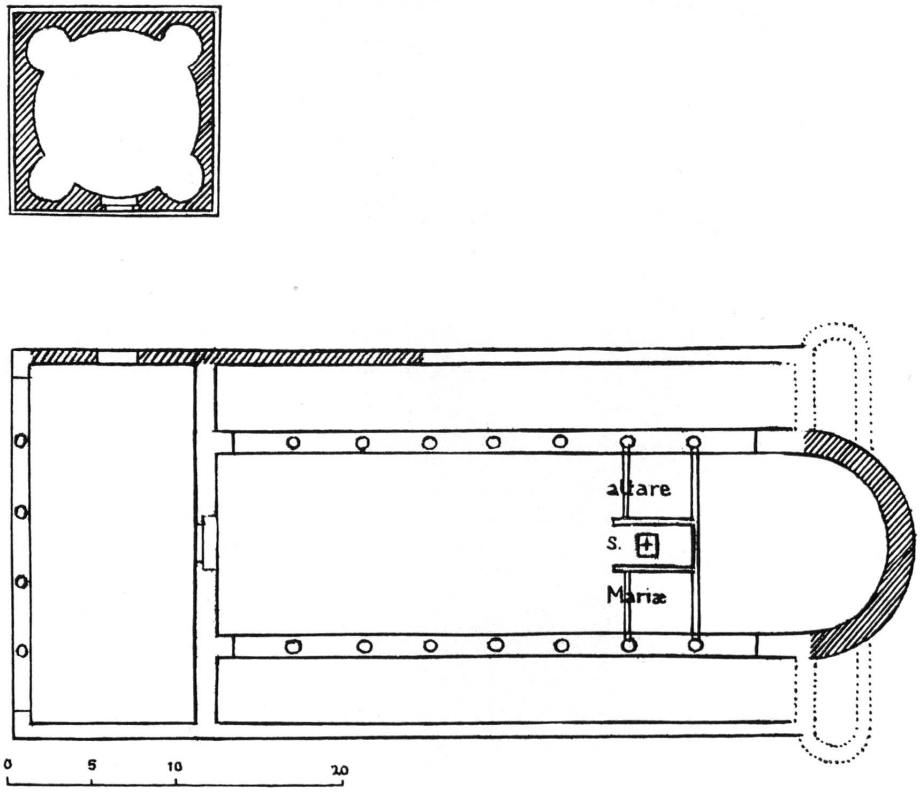
« cryptes » que l'on rencontre dans les régions du Nord et de l'Est sont de plan rectangulaire, celles de la Bourgogne affectent la forme ronde: nous parlons des cryptes de Saint-Nizier de Lyon, de Flavigny, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens et de Saint-Germain d'Auxerre. M. Jean Hubert, qui les a tout spécialement étudiées, en a également démontré l'origine carolingienne.[10] Nous serions donc plutôt disposé à voir dans la rotonde genevoise un monument élevé à une époque bien plus récente que le VIe siècle et d'admettre qu'elle aurait dû servir de mausolée aux rois du second royaume de Bourgogne, fondé en 888 par le Guelfe Rodolphe Ier, petit-fils du comte Conrad d'Argovie qui avait commencé la construction de la crypte de Saint-Germain d'Auxerre. Plus ample que les autres édifices, elle fait déjà pressentir la grande rotonde et la crypte de Saint-Bénigne de Dijon relevées de 989 à 1017 par l'abbé Guillaume de Volpiano.[11] Ce n'est que plus tard, au cours du XIe siècle, ainsi qu'il semble résulter des chapiteaux sculptés retrouvés à l'occasion des fouilles de Blavignac [12], que l'abside et la rotonde de Genève ont dû subir de nouvelles transformations.[13]

Quoi qu'il en soit, il est certain que la rotonde n'a jamais servi de baptistère: M. Louis Blondel en a fourni les preuves.[14] Un fragment du baptistère a effectivement été découvert sur le flanc nord de la cathédrale.

La nef de l'église du VIe siècle revêtait la forme d'une basilique sans transept supportée par deux files de colonnes du type de Sainte-Sabine et de Saint-Georges-au-Vélabre à Rome, églises imprégnées elles aussi d'influences orientales. Mais au milieu du grand vaisseau central, à une assez grande distance de l'abside, un dispositif singulier apparut: un mur traverse l'espace en cet endroit, précédé de deux ailerons faisant saillie vers la nef. Ces deux éperons sont trop rapprochés l'un de l'autre pour qu'il ait pu s'agir des chancels d'une *schola cantorum* semblable à celles que l'on voit à Sainte-Sabine, à Saint-Clément et à Sainte-Marie-in-Cosmedin à Rome. Un tel agencement ne se retrouve nulle part ailleurs, sauf à Reims: c'est là que nous en trouverons l'explication.

De même c'est à Reims que le baptistère est placé sur le côté nord. Cette disposition est également assez spéciale. Le baptistère se situe dans l'axe de l'église, face à son entrée, à la cathédrale de Pise et à celle de Florence, ainsi qu'à Parenzo, à Fréjus ou à Saint-Menas d'Egypte. Il est par contre au côté sud à Crémone, à Parme, à Torcello, à Aix et à Saint-Remi de Provence. Quant à l'emplacement sur le côté nord, nous le rencontrons à Ravenne et à Riva San Vitale sur le lac de Lugano, dans le Tessin, dépendant évidemment de Ravenne par le nom de son vocable; nous

[10] Cf. note 6.
[11] Jean HUBERT, *L'art préroman*, pp. 30 et suiv.
[12] J.-O. BLAVIGNAC, *Histoire de l'architecture sacrée du IVe au Xe siècle dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Paris, Leipzig et Londres, 1853, Atlas, p. V, fig. 1-3.
[13] Louis BLONDEL, dans *Genava*, t. XI, 1933, p. 84.
[14] *Ibid.*, p. 82.



(Dessin de l'auteur)

Fig. 4. Reims, reconstitution.

le retrouvons surtout dans quelques spécimens de la Gaule: à Marseille, à Mélas, à Venasque, à Genève et à Reims.[15]

Ce double rattachement avec Reims que nous venons de signaler nous semble présenter le plus grand intérêt. Hâtons-nous donc de nous pencher sur les résultats des fouilles qui ont été effectuées sous la cathédrale champenoise à la suite de la première guerre mondiale, et de les rapprocher des fouilles de Genève.

III

L'architecte en chef des Monuments historiques, Henri Deneux, auquel on doit l'admirable restauration de la cathédrale de Reims après les incessants bombardements que ce noble édifice avait subis cinq ans durant et qui avaient failli l'anéantir,

[15] Jean Hubert, *L'art préroman*, pp. 69 et suiv., et surtout Susanne Steinmann-Brodtbeck, *Das Baptisterium von Riva San Vitale*, dans *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 1941, pp. 193 et suiv.

a entrepris également d'importantes explorations dans le sous-sol de l'église. Chargé de creuser un nouveau caveau pour la sépulture des archevêques sous le chœur et d'installer un chauffage dans la nef, il a fait d'intéressantes découvertes. Les traces de plusieurs édifices, antérieurs à la cathédrale du XIIIe siècle, ont été mises au jour et notamment celles d'une première église qui paraît bien remonter au temps de Clovis.

Au cours de ces travaux, l'hémicycle d'une abside apparut, contigu aux piliers orientaux de la croisée et s'étendant sous le chœur actuel. D'autre part, un mur longitudinal se poursuivait au milieu du collatéral nord de la nef, sectionné de distance en distance par des murs transversaux plus récents, probablement du IXe ou plutôt du Xe siècle et prouvant par là que le long mur retrouvé est bien antérieur à l'époque carolingienne. Enfin trois blocs de maçonnerie découverts au nord de la cathédrale, au pied des contreforts de la nef, ont appartenu à l'ancien baptistère.[16]

Ces vestiges, tout modestes qu'ils soient, nous permettent néanmoins de rétablir le plan des édifices disparus avec une assez grande certitude. L'ouverture de l'abside correspondait sans doute à la largeur de la nef principale, et en mesurant la distance entre l'axe et l'abside et le mur découvert sous le bas-côté nord et en reportant cette distance vers le sud, on peut réussir à évaluer la largeur totale de la basilique. Contrairement à Genève, il est même possible de déterminer l'extrémité occidentale de cette ancienne église.

Les traditions rémoises nous rapportent que l'évêque saint Nicaise, qui avait transféré le siège épiscopal du faubourg Saint-Symphorien au centre même de la cité, serait allé à la rencontre des Vandales envahisseurs de la Gaule en 405 : il aurait subi le martyre sur le seuil de son église. Cet emplacement a été marqué plus tard par une pierre de forme ronde, appelée la « Rouelle de saint Nicolas ». Cependant d'anciens témoignages nous apprennent que primitivement elle ne se trouvait pas à l'emplacement où encore de nos jours on déchiffre une inscription gravée dans une dalle du pavage, mais qu'elle aurait été plus à l'est, là où s'élevait à la fin du moyen âge le jubé détruit au XVIIIe siècle. Cette tradition s'est vue confirmée par la découverte du tombeau de saint Albert de Liège ; victime de la haine de l'empereur Henri VI de Hohenstaufen qui le fit massacrer à la Pompelle près de Reims par ses émissaires, en 1192, le jeune évêque de Liège fut enterré dans la cathédrale, mais, étant donné sa taille exceptionnelle et l'écart trop exigu entre la tombe de l'archevêque Adalbéron, mort en 989, et la Rouelle de saint Nicaise, on se vit obligé d'enfouir sa tête et ses épaules « sous la ronde dalle de marbre ».[17] Or, le sarcophage qu'on a retrouvé au-devant de la tombe de l'archevêque Adalbéron avait été scindé en deux et rallongé d'une pièce intermédiaire pour y déposer le corps de l'évêque de Liège.

[16] Hans Reinhardt, *La Cathédrale de Reims*, Paris, 1963, pp. 15 et suiv.

[17] *Vita sancti Alberti*, dans *Mon. Germ. hist., Scriptores*, t. XXX, p. 165, et dans notre livre sur *La Cathédrale de Reims*, p. 16.

C'est donc bien en cet endroit que se trouvait la Rouelle et partant le seuil de la première cathédrale.

Mais le mur nord se prolongeait encore vers l'ouest, il s'arrêtait probablement à l'alignement occidental du baptistère, à l'emplacement que devait signaler plus tard la Rouelle de saint Nicaise et où s'élevait effectivement la porte d'entrée de la cathédrale carolingienne. Il paraît donc qu'au-devant de la cathédrale s'étendait un vaste narthex, tel qu'on les connaît en Orient et qu'on le retrouve en Gaule à Lugdunum Convenarum, au pied de Saint-Bertrand-de-Comminges dans les Pyrénées [18]; des porches semblables ont été découverts à Genève par Camille Martin dans les églises de la Madeleine et à Saint-Gervais, et c'est encore à Louis Blondel que nous en devons la publication.[19] Un passage devait relier le narthex de Reims au baptistère situé dans l'axe perpendiculaire.

Nous avons mentionné les trois fragments de ce baptistère. Les blocs de maçonnerie nous autorisent à reconstituer un édifice, dont l'intérieur circulaire de dix mètres de diamètre était entouré d'un massif carré creusé aux angles de niches en forme de fer à cheval. Les murs retrouvés sont encore couverts de badigeon, mais la cuve qui devait occuper le centre du sol bétonné a disparu. A l'extérieur, le baptistère était bordé d'un socle en forme d'emmarchement.

A Reims, le baptistère était donc placé du côté nord comme à Genève. Mais un autre détail semble rapprocher les deux cathédrales, détail qui est effectivement des plus surprenants. Quand on reporte le mur de chancel découvert à Genève à distance proportionnée de l'abside retrouvée à Reims, les éperons faisant saillie vers l'ouest viennent encadrer l'autel majeur de la cathédrale qui n'a jamais changé de place à travers toutes les transformations de l'édifice depuis l'âge carolingien et le XIIIe siècle jusqu'aux « embellissements » du chanoine Godinot en 1740, date à laquelle il fut avancé du centre de la croisée vers l'entrée du chœur. Tout porte donc à croire que le même dispositif exceptionnel, mais servant au même usage, a existé dans les deux cathédrales.

IV

Les singularités que semblent partager les deux anciennes cathédrales de Genève et de Reims seraient-elles dues à un simple hasard? Ou permettraient-elles de conclure à une parenté immédiate unissant les deux monuments? L'hypothèse paraît très séduisante. Sainte Clotilde n'avait-t-elle pas habité Genève avant d'épouser le roi des Francs qu'elle décida à se faire baptiser précisément à Reims? Aurait-elle voulu que les deux églises se ressemblassent? Cependant, remarquons d'emblée

[18] Jean Hubert, *L'art préroman*, pp. 45 et suiv.
[19] Louis Blondel, dans *Genava*, t. XI, 1933, pp. 86 et suiv.

qu'elle n'a été pour rien, tout au moins directement, dans la construction des deux édifices. La cathédrale de Genève ne fut relevée que bien après le baptême de Clovis, survenu en 496. D'autre part, les textes parlant des églises érigées par sainte Clotilde ne citent que les Saints-Apôtres (plus tard Sainte-Geneviève) à Paris, Saint-Pierre de Tours, l'église des Andelys, une église dans le faubourg de Rouen (devenue l'abbaye de Saint-Ouen), une autre dans le faubourg de Laon et enfin Saint-Pierre, l'église des moniales à Reims; ils ne mentionnent pas la cathédrale.[20] La *Vie de saint Remi* reste également muette sur une reconstruction de la cathédrale par cet éminent prélat qui a instruit et baptisé Clovis.[21] La description du baptême, à la fois ampoulée et confuse, que nous donne Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs* laisse entrevoir que les édifices ont été simplement ornés d'une riche parure, digne de ce fameux événement, mais il ne dit pas qu'ils auraient été élevés en cette circonstance.[22] Remarquons aussi que le chroniqueur Flodoard vivant au Xe siècle, mais qui en tant qu'archiviste de l'archevêché était au courant de tous les faits de l'histoire rémoise, ne relate aucun remaniement de la cathédrale depuis le Ve siècle jusqu'à sa reconstruction intégrale par l'archevêque Ebbon sous l'empereur Louis le Débonnaire vers 817.[23]

Mais à quel moment la cathédrale et son baptistère qui ont sans doute servi de cadre à la fameuse conversion de Clovis auraient-ils été édifiés? Rien de plus naturel que les Rémois aient espéré découvrir dans les vestiges reparus lors des fouilles les traces du premier sanctuaire fondé vers 400 par l'évêque saint Nicaise. Cependant tout porte à croire que saint Nicaise, en transférant le siège épiscopal au centre de la cité [24], s'était contenté d'occuper d'anciens thermes, auxquels laissait conclure la trouvaille de nombreux puisards et d'hypocaustes munis de conduites d'air chaud dans les parties verticales des murs, et probablement l'ancien prétoire. Comme ailleurs, la désagrégation de l'Empire romain obligea l'évêque à prendre dans ses propres mains le gouvernement de la cité. En supplantant l'administrateur romain, il lui suffit de transformer le *tepidarium* ou le *caldarium* des thermes en église et le *caldarium* en baptistère. La ville de Reims n'avait subi aucune destruction au cours des temps antérieurs et ne souffrit même pas à l'occasion de l'invasion des Vandales, en 407, qui coûta la vie au saint évêque. Les habitants s'étaient réfugiés dans des abris aux environs de la cité, peut-être les vastes souterrains creusés dans la craie dès cette époque et servant encore de nos jours de caves pour le vin de Champagne. Effrayés par le silence des rues désertes, les barbares s'enfuient sans causer des dommages.[25] Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que Flodoard mentionne une donation

[20] Vita Chrotildis, éd. Krusch, dans *Sciptores rerum Merovingicarum*, t. II.
[21] *Vita sancti Remigii, auct. Hincmaro*, éd. Krusch, dans *SS. rer. Merov.*, t. III.
[22] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, éd. Poupardin, pp. 62 et suiv.
[23] Flodoardi, *Historia Remensis Ecclesiae*, dans *Mon. Germ. hist., SS.*, t. XIII, p. 468.
[24] *Ibid.*, p. 417.
[25] *Ibid.*, p. 419.

de l'évêque Bennage (452-456) destinée à la réparation de la cathédrale.[26] Les édifices romains auraient-ils été dévastés par les Huns, en 451, à la veille de la bataille des Champs Catalauniques? C'est très probable, car aucun monument que l'on puisse comparer à l'église retrouvée et surtout à son baptistère n'est antérieur à la première moitié du Ve siècle.[27] Aussi bien croyons-nous pouvoir dater les édifices de Reims au début de la seconde moitié du Ve siècle.

Il n'est pas entièrement exclu, toutefois, que Clotilde ayant survécu à son époux de trente-quatre ans et n'étant décédée qu'en 545, ait pu exercer une certaine influence sur la reconstruction de la cathédrale de Genève. N'était-elle pas restée très attachée à la Bourgogne, ainsi qu'il ressort de son immixtion dans les affaires de la famille royale en 522? Mais il suffit peut-être d'admettre que Sigismond ait voulu que la cathédrale ressemblât au fameux modèle de l'église et du baptistère où avait eu lieu la conversion de son cousin par alliance. Profondément impressionnée par cet événement qui allait renverser les destins de l'Europe, Sigismond espérait sans doute rester en bons termes avec le grand porte-étendard de la catholicité, le « nouveau Constantin », dont il redoutait le prestige et la puissance. Il dut succomber effectivement sous les coups des fils de celui-ci en 523, et le royaume des Burgondes disparut définitivement en 534.

C'est sous le royaume également éphémère de la Bourgogne transjurane, après 888, qu'à notre avis la cathédrale de Genève a été augmentée de sa rotonde. Elle fut complètement reconstruite vers la fin du XIIe siècle. Par la suite, l'évêché, tout en conservant un pouvoir nominal, s'estompe sous l'effet de la force toujours grandissante des comtes du Genevois et surtout de la Maison de Savoie. Mais soulignons cette curieuse coïncidence: exactement mille ans après la disparition du premier royaume burgonde, la cité de Genève reprend une place primordiale dans le monde religieux comme elle l'avait été à la fin du Ve siècle, en devenant le rempart, non pas de la catholicité, mais de la Réforme.

[26] *Ibid.*, p. 421.
[27] Cf. l'article de Susanne Steinmann-Brodtbeck, cité dans la note 15.